

PROLOGUE

L'homme sur le divan s'étira longuement. Il se redressa péniblement puis, sans un bruit pour ne pas réveiller sa compagne, alla se préparer un café serré. Lorsqu'il croisa son reflet dans le miroir de l'entrée, il ne se reconnut pas : les cheveux défaits, le teint gris, de gros cernes noirs encerclant un regard perdu. Son grand corps était décharné. Il ne ressemblait plus à l'homme qu'il était auparavant. Sa prestance naturelle avait laissé place à un abattement perceptible dans toute son apparence.

Il traîna de pièce en pièce, ramassa un tee-shirt abandonné au pied d'un fauteuil, celui de Léa. Il le porta à son nez pour humer le parfum de l'ado. Des larmes perlèrent à ses cils sans qu'ils puissent les empêcher de déborder.

Un goût amer persistait dans sa bouche. Il culpabilisait en repensant aux événements de Chennai¹. Il n'avait pas été à la hauteur et maintenant sa fille en pâtissait.

Mais comment aurait-il pu prévoir le cataclysme qui s'était déchaîné à la suite de son enquête ?

Sa famille était à présent en danger de mort et c'était sa faute.

1 Voir *Sombres Notices*

FILATURE

13 h 30

Dans son sac, il avait pris soin d'apporter ses jumelles à vision infrarouge qui permettaient de voir de jour comme de nuit. Il avait ajouté une tenue de camouflage, une casquette, une doudoune très chaude, car en mars les nuits étaient froides, et de quoi manger et boire pour plusieurs jours. Il avait également pensé à se munir d'une batterie extérieure pour son téléphone.

Il ne savait vraiment pas comment il s'y prendrait si une occasion se présentait, mais il était paré et suivrait son instinct. Jusqu'à présent, cela lui avait plutôt réussi.

Il gara la voiture à la sortie de Manguio et se dirigea à pied jusqu'à l'endroit où les hommes s'étaient précédemment garés. Les véhicules étaient toujours là !

Longeant l'étang sur plusieurs dizaines de mètres, il trouva un endroit où se poster pour voir sans être vu. Il planqua derrière des roseaux son sac et, les jumelles sur le nez, quadrilla la zone afin d'identifier une éventuelle cabane où les ravisseurs pouvaient s'être isolés.

De là où il était, il ne voyait rien, n'entendait rien. À part quelques foulques et une aigrette qui s'envolèrent lorsqu'elles sentirent sa présence, l'étang et ses alentours étaient calmes.

Se résignant à attendre que les hommes du matin reviennent, il

prit patience. Vers 14h, son portable vibra. Il sursauta, ne s'attendant pas à être appelé.

Numéro masqué !

— Oui ?

— Vous avez commis une grosse erreur en nous faisant du chantage.

— Rendez-moi ma fille !

— On vous rappelle demain. Vous avez intérêt à coopérer. Dans le cas contraire, on s'occupera spécialement de votre petite chérie !

— Attendez...

Il rappela immédiatement le numéro, mais probablement le téléphone utilisé était à usage unique.

Qu'avait-il fait ? Ils allaient s'en prendre à Léa, c'était certain. La menace était claire. Il se croyait pro, capable de gérer seul. Fou qu'il était ! C'était Alex qui avait raison. Il fallait prévenir la police, tout de suite !

Et après ? Son instinct reprit le dessus et il revint à sa première décision ; sa fille était proche, il le sentait. Avec un peu de chance, il la retrouverait.

Le moteur d'une barque lui fit tendre l'oreille. Avec les jumelles, il reconnut les hommes du matin, seuls ! Il put les détailler à loisir. Ils étaient massifs, l'un plus grand que l'autre. La quarantaine environ pour l'un et la trentaine pour l'autre. Des cheveux foncés et des teints burinés. Franck les imaginait plus facilement sur un chantier de travaux publics qu'en kidnappeurs d'enfants.

Ils accostèrent, puis enfourchèrent leur moto. Dès qu'ils s'éloignèrent, n'écoutant que son cœur de père, il prit la décision d'emprunter la barque. Dans le pire des cas, ils penseraient qu'un gamin la leur avait volée.

Il tira sur la corde de démarrage et le moteur s'enclencha. La barque avançait vite. Il regardait de tous côtés, mais ne voyait rien ressemblant à une planque. Il s'immobilisa au milieu de l'étang et avec les jumelles inspecta tous les recoins susceptibles de dissimuler une cabane.

Rien !

Il avança à nouveau et s'arrêta plus loin.

Toujours rien !

Il recommença sa tactique jusqu'à ce que, derrière la végétation, il aperçoive ce qui ressemblait à une baraque. Elle était en très mauvais état. La hauteur des roseaux l'empêchait de distinguer la totalité de la bâtisse. Il accosta à plusieurs dizaines de mètres pour ne pas être entendu et parcourut tout doucement le chemin restant à pied.

Allongé sur le sol dans les fourrés, jumelles sur le nez, il inspecta attentivement la cabane. Elle était vieille, en mauvais état, mais semblait habitée. De la fumée s'échappait de la cheminée. Pas de barque à proximité, ce qui lui confirmait que c'était certainement l'endroit où les ravisseurs se planquaient.

À pas de loup, dissimulé par la végétation, il s'accroupit pour parcourir les derniers mètres puis se colla le long d'un mur, sur le côté où il n'y avait pas de fenêtres. Il écouta, mais n'entendit rien. Il se déplaça pour atteindre une ouverture et prudemment risqua un œil à l'intérieur. D'abord il ne remarqua rien, l'obscurité était totale et il lui fallut quelques instants pour que ses yeux s'habituent à la pénombre. Enfin, il sentit, plus qu'il ne vit, la présence de quelqu'un. Juste à temps pour ne pas être découvert, Franck recula précipitamment. L'homme à l'intérieur eut une quinte de toux et ouvrit brutalement la porte pour sortir respirer. Planqué de l'autre côté de la bâtisse, Franck observa à sa guise le troisième homme de la bande. Car maintenant il en était convaincu, c'était bien la planque des ravisseurs et Léa devait y être, elle aussi. Le gars, gras et rougeaud, toussait violemment.

Franck en profita pour examiner l'intérieur à travers une autre fenêtre. C'était exigü, petit, avec peu de meubles. Il se contorsionna pour essayer d'apercevoir un escalier. Il distingua une rampe en bois accompagnant une quinzaine de marches.

Il recula jusqu'à être invisible et chercha une ouverture à l'étage.

Rien ! Donc si Léa était dans cette cabane, ce n'était que par le rez-de-chaussée qu'il pourrait la faire sortir.

Il eut une très forte pensée pour sa fille puis repartit jusqu'à la barque. Il atteignit la rive quelques minutes seulement avant que les deux hommes reviennent.

Son plan établi, Franck alla dans le centre de Manguio après avoir récupéré la voiture. Dans un commerce, il se renseigna pour savoir où louer une barque à moteur.

Lorsqu'il eut payé le prix demandé, il suivit le gars qui l'amena à l'embarcation sur les berges de l'étang, assez loin du lieu d'accostage des ravisseurs. Une fois seul, il mit le moteur en route et alla la cacher dans les roseaux dans un bras de l'étang. Il était assez loin pour qu'on ne le remarque pas et assez près pour filer très vite si cela s'avérait nécessaire.

Sa planque débuta.

* * *

18 h

Le moteur du bateau l'alerta. Il vit les trois gars aborder la rive et prendre la berline. Ils partirent très vite. Vu l'heure, Franck supposa qu'ils se rendaient au village boire un coup.

L'occasion était trop belle. Ils avaient laissé Léa seule.

Il prit la barque louée et partit rejoindre la berge où se dressait la cabane.

Il stoppa plusieurs mètres en amont et comme le matin rejoignit prudemment le cabanon des ravisseurs. Au cas où un quatrième larron serait présent, il toqua puis se cacha. C'était risqué, mais il fallait jouer finement. Pourtant, il était pratiquement certain de l'absence de tous les ravisseurs.

Deux minutes passèrent sans que rien n'indiquât la présence de quelqu'un à l'intérieur. La porte étant solidement fermée à clé, il essaya les fenêtres, ou plutôt les fenestrons, vu l'étroitesse des ouvertures. Elles étaient solidement closes. Ne voyant pas comment faire autrement, il enroula sa doudoune autour de sa main et cassa

la vitre. Les éclats tombèrent sur le sol en un fracas épouvantable. Il se glissa tant bien que mal à travers l'ouverture exiguë et, dès qu'il fut à l'intérieur, alluma la torche de son portable, ne voulant pas utiliser la lumière du plafonnier.

Ça sentait le renfermé et la cigarette froide. En reculant pour éviter les débris de la vitre, il fit tomber la poubelle qui renversa son contenu. La redressant, il trouva des morceaux de papier déchirés. L'un d'eux attira son attention. On lisait une partie de son nom et le début de leur adresse. Il était au bon endroit, son instinct ne l'avait pas trompé !

Les étroites marches de bois grincèrent abominablement à chacun de ses pas. À l'étage, sur un petit palier, il y avait une solide porte, fermée à clé elle aussi. Il essaya de la déboîter, donna plusieurs coups d'épaule, mais rien n'y fit. Il tambourina violemment contre la porte.

— Léa... Léa, tu es là ?

— Léa... c'est Franck, tu es là ?

Il entendit un bruit sourd puis la porte bougea sous le poids de l'ado.

— Franck, Franck, c'est toi ?

Sa voix lui parvenait étouffée.

— Ça va, ma chérie ?

La voix tremblante, il essayait de rester calme. Il était tellement heureux de l'avoir trouvée, frustré d'être si proche d'elle sans pouvoir la toucher.

— Aide-moi, s'il te plaît ! Je veux sortir, je veux rentrer à la maison... les dernières paroles avaient été soufflées dans un sanglot.

— Je vais te sortir de là... ne t'inquiète pas, je suis là maintenant, je ne te laisse pas...

Lorsqu'elle l'entendit s'éloigner, elle hurla.

Il revint sur ses pas.

— Il me faut un outil pour ouvrir la porte, je reviens.

Il descendit les marches et se mit à la recherche d'un objet pouvant l'aider à ouvrir ou, avec de la chance, trouver les clés !

Mais la chance n'était pas avec lui ni avec Léa, car il entendit des voix se rapprocher. Précipitamment, il éteignit la lumière de son portable et passa la tête par le fenestron. Les trois hommes revenaient les bras chargés de paquets. Il n'avait pas entendu le moteur. Il n'eut que le temps de se hisser sur le rebord précaire de la fenêtre et en équilibre instable sur cette assise dentelée de verres cassés, camouflé par l'épais mur de la bâtisse, il patienta puis bondit dans l'herbe haute dès qu'ils franchirent le seuil.

Il savait que le temps lui était compté. Dès qu'ils découvriraient les débris de la vitre, ils fouilleraient tous les alentours pour le retrouver. Il se mit à courir aussi vite que le lui permettaient ses jambes et s'enfonça dans les roseaux, à plusieurs centaines de mètres de la cabane. Il se dissimula dans la végétation et pria.

Un cri de rage résonna.

D'un seul mouvement, les trois individus sortirent et braquèrent des torches puissantes en direction des arbres pour balayer la zone autour d'eux. Ils discutèrent puis se séparèrent. Le premier partit dans la direction opposée à celle de Franck, le deuxième prit le chemin qui menait à leur barque. Quant au troisième, il s'approchait dangereusement de l'endroit où Franck se cachait. Meticuleusement, il fouillait de sa torche les fourrés, les roseaux. Sentant le moment où il allait lui tomber dessus, Franck s'aplatit encore davantage dans l'herbe. Il prit le parti de ne pas bouger d'un pouce, espérant que son immobilité et la faible lumière du crépuscule joueraient en sa faveur. Il n'en menait pas large alors que l'autre passait, à présent, juste à côté de lui. Le faisceau de la torche le frôla à plusieurs reprises, mais ne dévoila pas sa présence. Les herbes se couchaient sous le poids de l'homme et vinrent frôler le visage de Franck qui, statufié, retenait son souffle.

Les roseaux l'entaillaient dans la nuque et sur le front, mais il tint bon et resta ainsi de longs instants. Le gars sentait que Franck n'était pas loin et s'acharnait à fouiller chaque centimètre carré. Il recula et allait lui marcher dessus quand la voix nasillarde de son acolyte se fit entendre dans le talkie-walkie qu'il portait à la ceinture.

— Ouais ?

Franck reconnut la voix de son maître chanteur. C'était lui qui l'avait appelé la veille et le matin même.

— Freddy, tu l'as retrouvé ?

Tiens ! Il s'appelait Freddy ! Intéressant.

— Non. Tony, ratisse tous les endroits où ce fils de pute a pu se planquer et avertis Max. On rentrera uniquement quand on l'aura trouvé !

D'énervement, « Freddy » lâcha sa torche qui tomba tout près du pied de Franck. Heureusement, elle roula vers la berge. Il courut pour la récupérer.

Il continua à fouiller chaque recoin d'herbes et Franck trouva judicieux de rester exactement au même endroit.

Il connaissait à présent les prénoms des trois individus : Max, Tony et le chef, Freddy. Il les mémorisa, cela pouvait servir.

La traque se poursuivit jusqu'au milieu de la nuit. Franck fut tenté à plusieurs reprises de profiter de leur absence de la cabane pour se faufiler et finir ce qu'il avait commencé. Mais il se raisonna, sa chance de s'enfuir juste à temps ne se renouvellerait pas. S'il se faisait prendre, c'en était fini de sa fille et lui.

Enfin, ils renoncèrent et retournèrent à l'intérieur.

Franck était trempé de sueur. Il avait eu très chaud, au sens propre comme au figuré.

Il rampa sans allumer la torche, se dirigeant uniquement à la lueur de la lune, arriva bientôt à la barque et se mit à ramer. Il ne voulait surtout pas alerter les ravisseurs avec le bruit du moteur. Quand, enfin, il arriva sur l'autre berge, il la cala et ajouta même quelques roseaux qu'il prit soin de couper et de coucher sur l'embarcation. Comme cela, même s'ils passaient tout près, ils ne la veraient pas. Puis il se réfugia dans son abri de fortune. Ses pensées ne quittaient pas Léa. Il n'avait pu la libérer et il imaginait sans mal son moral. Encore une fois, il s'en voulait de son manque d'initiative. Elle était si près. La savoir à quelques dizaines de mètres de lui, prisonnière, et ne rien pouvoir pour elle, le rendait fou. Cela l'empêchait de réfléchir. Il songea, trop tard, qu'il aurait dû se servir de

leur barque comme la première fois, les empêchant de le rejoindre aussi vite !

Léa se morfondait sur le lit. Les dernières paroles de Franck la hantaient. Pourquoi n'était-il pas revenu ? Il lui avait promis, mais il était parti. Les larmes ruisselaient à présent sur son visage et elle se balançait d'avant en arrière en tenant ses genoux serrés contre elle, comme lorsqu'elle était enfant. Après le départ de Franck, elle avait entendu les hommes hurler et elle avait eu encore plus peur. Terrorisée, elle n'osait ni crier ni taper de peur de représailles. Le gars avait été très clair à ce sujet.

Au rez-de-chaussée, les hommes discutaient ferme :

— Freddy, tu penses que c'est qui ?

— Le père ! Tu veux que ce soit qui ?

— Peut-être un junkie à la recherche d'un shoot ? hasarda Max.

— C'est possible. De toute façon, il faut trouver une autre planque et très vite ! Que ce soit le père ou pas, on prend pas le risque qu'on découvre la gosse.

— Tu penses qu'il appellera les flics si c'est lui ?

— Sais pas. Bon, il faut trouver quelqu'un pour garder la cabane le temps qu'on cherche un autre endroit. Vous avez une idée ?

— Ouais, j'ai mon cousin. Il a besoin de fric. Il sera intéressé moyennant finance, proposa Max.

— OK, tu l'appelles et tu lui dis de se pointer à la voiture dans une heure. Dès qu'il est là, on le briffe et on part à la recherche d'une piaule. Vous avez compris ?

— Ouais.

Son portable vibra.

— Oui, patron.

— T'en es où ?

— On cherche une autre baraque. Le père nous a trouvés.

— Quoi ? Putain ! espèce d'idiot, tu ne pouvais pas t'assurer qu'il ne vous suivait pas ?

— Pardon patron, j'ai merdé ! Je ne le pensais pas capable de nous pister !

— Tu l’as sous-estimé, imbécile ! Il a trouvé sa gosse ?

— Non, patron.

— Je te croyais capable de gérer la situation, mais t’as peut-être pas les épaules assez solides pour ça !

— Désolé, patron ! Ça se reproduira plus, les gars vont se débarrasser de la voiture...

— À partir de maintenant, tu es super vigilant, les heures à venir vont être importantes et le boss nous fait confiance sur ce coup. Il ne faut pas le décevoir ! T’as compris ?

— Oui, patron.

— Fais peur aux parents, fais-leur comprendre qui commande. Tu leur envoies un avertissement... T’as bien compris ?

— Oui, patron, on s’en occupe tout de suite !

— On y va, fit-il aux deux autres dès qu’il eut raccroché.

Freddy monta le premier, suivi par ses compères. Il ouvrit les verrous et entra. Dès que Léa vit les trois hommes, elle se mit à hurler. Tony la ceintura, tandis que Max la bâillonnait puis l’attachait au lit. Freddy ouvrit le cran d’arrêt qu’il tenait dans sa main. Léa hurla de plus belle à la vue du couteau et se débattit avec l’énergie du désespoir. Dans sa lutte, sa tête heurta violemment le montant du lit, ce qui l’assomma. Saisissant la main gauche de l’adolescente, Freddy la posa sur une planchette calée sur son genou et, d’un coup net de sa lame, trancha une phalange de l’auriculaire. Il mit celle-ci dans une boîte, pendant que Max posait un garrot sur ce qui restait du doigt. Puis il lui fit un pansement sommaire.

Ils redescendirent comme ils étaient venus.